

## LA VOIE CERTAINE VERS DIEU<sup>1</sup>

J'entends parler de la voie certaine vers Dieu. « Certaine » : qui est hors de doute. Ce n'est donc pas la voie qui passe par des « raisons de croire », car ces raisons de croire, telles que les prétendues « preuves » de l'existence de Dieu, ne sont jamais hors de doute. Vers quel Dieu y a-t-il une voie qui soit hors de doute ? « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants », dit Pascal. Pascal touche juste, si ce n'est qu'il faut écrire : « Dieu de Jésus-Christ, non des philosophes et des savants [c'est-à-dire des savants proprement dits et des théologiens]. »

Il y a deux voies pour aller vers Dieu : la voie du concept, la voie de l'image. Je parlerai d'abord de la voie du concept, ensuite de la voie de l'image, laquelle est la seule voie certaine pour aller vers Dieu.

### I.

Le Dieu des théologiens, des philosophes, des savants, est le Dieu-concept. C'est le Dieu conçu par la raison humaine. C'est une fiction de la raison. On parle des « attributs » de Dieu. Ce ne sont que des qualités humaines portées à leur point de perfection. Montaigne le dit très bien : « Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la justice : ces qualités sont donc en lui. Somme [en somme] le bâtiment [la conception], et le dé-bâtiment, les conditions [les qualités] de la divinité se forgent par l'homme, selon la relation à soi. Quel patron et quel modèle ! » (*Essais*, II, XII, p. 531, PUF). Et Montaigne de citer saint Augustin : « Assurément, quand les hommes se représentent Dieu, qu'ils ne peuvent concevoir, c'est eux-mêmes qu'ils se représentent ; loin de le comparer à lui-même, c'est eux qu'ils comparent à eux-mêmes. » (*Cité de Dieu*, XII, 17). Nous parlons de la toute-puissance de Dieu, de sa souveraine bonté, de sa toute-connaissance, de son absolue justice : « Ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand ; mais cette chose-là, nous ne la voyons aucunement, ni ne la concevons. » (*Essais*, II, XII, p. 499).

Parmi les attributs de Dieu imaginés par l'homme distinguons-en deux : Dieu serait le créateur du monde, et il gouvernerait toutes choses par sa Providence. Or, le concept de Dieu n'a aucune valeur explicative, et quant à sa Providence, elle est réfutée par les horreurs du monde.

Le concept de Dieu n'a pas de valeur explicative, puisque Dieu est un être spirituel, que l'univers est matériel, et qu'il n'y a pas de causalité concevable du spirituel au matériel. Montaigne l'observe : « Ès choses naturelles, les effets ne rapportent [ne manifestent] qu'à demi leurs causes : en quoi celle-ci [Dieu] ? elle est au-dessus de l'ordre de nature ; sa condition est trop hautaine [haute], trop éloignée et trop maîtresse [transcendante], pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garrottent. » (II, XII, p. 531).

Du reste, comment pourrait-on, à partir de Dieu comme Cause, expliquer le monde, puisque, si le monde était tout différent, si par exemple la terre avait trois satellites, on invoquerait toujours le même Dieu. Une cause qui reste la même pour des effets qui diffèrent l'un de l'autre n'en explique aucun.

---

1. Conférence donnée à Toulouse le 27 janvier 2008, dans le cadre du Colloque ISTR et GREP : « Demain, avec ou sans Dieu ? Croyants et incroyants s'interrogent ».

Mais il y a le big-bang. Voici ce que le pape Pie XII disait, le 22 novembre 1951, devant l'Académie pontificale des sciences « Il me semble, en vérité, que la science, aujourd'hui, remontant d'un trait des millions de siècles, ait réussi à se faire le témoin du *fiat lux* initial, de cet instant où surgit du néant, avec la matière, un océan de lumière et de radiations. » (Cité par J.-F. Robredo, in *Ciel & Espace hors série*, octobre 2006, p. 96). Mais un an plus tard, le 7 septembre 1952, devant une assemblée d'astronomes, changement de ton. Pie XII ne fait plus aucune référence à la *Genèse* de la Bible. Car entre-temps, il a reçu la visite de l'abbé Lemaître, l'inventeur de l'hypothèse de l'atome primitif, qui l'a mis en garde contre le risque qu'il y aurait, pour l'Église, à se mêler d'astronomie, comme au temps de l'affaire Galilée.

Certes, l'homme est une réussite merveilleuse, dit-on. Comment serait-ce une réussite du hasard ? Si les « conditions initiales » de l'univers avaient été autres et si la valeur des paramètres fondamentaux (constantes, interactions, nombre baryonique, courbure spatiale...) avait été différente, même de quelques pourcents, la vie et l'intelligence n'eussent pu apparaître. Il a dû y avoir au commencement un ajustement tel que l'univers à sa naissance se trouve comme adapté à l'émergence de l'être intelligent, l'homme. S'il y a un ajustement, il a dû y avoir un Ajusteur, disent les créationnistes. Mais cet Ajusteur, ou ce grand Architecte, comme on disait jadis, doit disposer de la Providence qui lui permet de gouverner toutes choses avec sagesse. Or, cela est réfuté par les imperfections du monde.

Il est vrai que l'univers obéit à des lois finement ajustées pour permettre l'apparition de la vie et de la conscience, et comme si elles avaient été ajustées en vue de ce résultat. Mais cette hypothèse finaliste est inutile, puisque l'univers s'explique très bien par le hasard. Il est évident que c'est la nature même du hasard de faire que se produise même ce qui a très peu de chance de se produire. Comme l'observe le dominicain Jacques Arnould, « la notion de hasard n'est pas contradictoire avec une probabilité d'occurrence très faible. Ce n'est pas parce que l'apparition de l'homme nécessite de nombreuses coïncidences que le hasard n'a pas pu opérer. » (in *Ciel & Espace*, oct. 2006, p. 54).

Voici comment Anaximandre, au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., voyait les choses. Notre univers, qui n'a pas toujours existé, qui a eu un commencement, est l'une des innombrables productions de la Nature éternelle et infinie (Φύσις ἄπειρος). La Nature engendre – le grec dit même « secrète » (cf. ἔκκρισις, sécrétion) – des univers innombrables. Chacun est le résultat d'un ajustement, qui, chez Anaximandre, est un réglage du rapport mutuel du chaud et du froid. Chaque réglage définit un « germe » (*gonimon*), d'où naît un univers. Qu'y avait-il avant notre univers, ou, comme on dit aujourd'hui, avant le big-bang ? La *Phusis*, la Nature omnienglobante au sein de laquelle ont lieu toutes choses. L'idée des pluralistes grecs (Anaximandre, Démocrite, Épicure) qu'il y a un grand nombre, voire une infinité d'univers (qu'ils appellent des « mondes », *cosmoi*), a été reprise par certains astrophysiciens, tels que John D. Barrow ou Andreï Lindé (cf. *Présence de la Nature*, PUF, 2001, p. 53). C'est l'hypothèse « multivers ». « L'hypothèse "multivers", écrit Hubert Reeves, évite le spectre de la transcendance en supposant l'existence de sextillions d'univers non observés. » (*Ciel & Espace*, p. 59). Bien sûr, il s'agit de spéculation, c'est-à-dire de philosophie. Mais Anaximandre était précisément un philosophe.

Venons-en à la notion de « Providence ». Voyons si elle est compatible avec notre expérience du monde et de la vie. Ce que signifie cette notion, Bossuet l'explique à merveille. Dieu « entend tout, sait tout, et les choses sont comme il les voit. » (*Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, Paris, Techener, 1864, p. 313). Il est « l'architecte éternel, qui fait tout ce qu'il veut, et comme il veut » (p. 312). Il est la « souveraine bonté » ; « sa perfection est infinie, sa puissance l'est aussi » (p. 306). Cela, étant, du haut du ciel, il dirige les choses de la terre : « Il tient les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions ; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants : il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs : il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance [...] » (*Discours sur l'histoire universelle*, Tours, Cattier, 1875, p. 449). Il n'y a pas de hasard en histoire, mais seulement un « dessein concerté ».

Dieu seul « tient tout en sa main » (p. 451). Soit, par exemple, la bataille de Verdun : « Dieu ne rend pas sa pensée conforme aux choses qui sont hors de lui ; au contraire, il rend les choses qui sont hors de lui, conformes à sa pensée éternelle. » (*Traité...*, p. 313). La bataille de Verdun se déroule conformément à la pensée éternelle de Dieu. Ce Dieu n'est donc pas un Dieu d'amour.

Il y a beaucoup de souffrances sur la terre. On les a objectées à la Providence. L'argument à partir de la souffrance des enfants est particulièrement fort. Il y a une multitude de souffrances, dit Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*, par la voix d'Ivan, mais « je ne m'arrête qu'aux enfants, car ce que j'ai à dire acquiert, en ce cas, une clarté irréfutable. » (Trad. Boris de Schloezer, Stock, p. 341). Je vous suggère de lire, par exemple, dans le chapitre « La révolte », le récit d'un fait réel. Un enfant avait, en jouant avec une pierre, blessé à la patte le chien favori d'un général. Le général le fait, tout nu, déchirer par ses chiens sous les yeux de sa mère. Leibniz s'est fait l'avocat de Dieu dans sa *Théodicée*. Contre le plaidoyer de Leibniz en faveur de Dieu, Voltaire invoque le tremblement de terre de Lisbonne (1755), car un seul exemple d'horreur suffit. Quant à moi, je ne considère même pas la totalité du tremblement de terre, mais le seul exemple d'un enfant écrasé sous les bombes et qui agonise. J'ai expliqué pourquoi la souffrance de l'enfant devait être considérée comme un mal *absolu*, c'est-à-dire injustifiable à quelque point de vue que l'on se place. Je ne vais pas reprendre ici mes développements de *l'Orientation philosophique*, notamment. J'ai parlé aussi bien d'Auschwitz que des enfants bulles, atteints de cardiopathies congénitales, ou de mucoviscidose, etc. Je n'ai pas convaincu mes amis chrétiens, car un argument n'est pas une preuve. On s'incline nécessairement devant une preuve, mais l'on est maître de la force que l'on accorde à un argument. [Dans mon dernier livre, « *Oisivetés* », j'ai d'ailleurs fait mon *mea culpa* quant à la forme polémique sous laquelle l'argument avait été présenté, qui avait pu blesser certaines consciences chrétiennes.]

Je ne me suis pas intéressé à la question de savoir si l'enfant est innocent ou non. Juive polonaise de quatorze ans, morte à Auschwitz en 1943, Rutka Laskier tenait un journal. Dans le ghetto de Bedzin, elle écrit ceci : « Le peu de foi que j'avais a été complètement anéanti. Si Dieu existait, il n'aurait certainement pas permis que des humains soient jetés vivants dans des fourneaux et que des têtes de petits bébés soient fracassées par des crosses de revolvers ou bien qu'ils soient jetés dans des sacs et gazés jusqu'à la mort... » (*Le Monde* 2 juillet 2007, p. 3, traduit de l'anglais). Il est clair que la question de savoir si ces petits enfants sont innocents ou non, n'est pas de mise ici.

Or, ce qui choque saint Augustin, c'est que les petits enfants souffrent alors qu'ils sont innocents de toute faute volontaire. Il avoue sa perplexité dans une lettre à saint Jérôme : « Quand on en vient aux peines des enfants, je suis, je l'avoue, dans un grand embarras et je ne sais que répondre. Ne sont-ils pas abattus par les maladies, déchirés par les douleurs, torturés par la faim et la soif, affaiblis dans leurs membres, privés de l'usage de leurs sens, tourmentés par les esprits immondes ? Dieu est bon, Dieu est juste, Dieu est tout-puissant, nous n'en pouvons douter sans folie, mais qu'on nous dise alors pour quel juste motif les enfants sont condamnés à souffrir tant de maux. » (Lettre à saint Jérôme sur l'origine de l'âme, citée in *Orientation philosophique*, PUF, p. 45). Pour que la justice de Dieu soit hors de cause, puisque les enfants souffrent, il faut qu'ils soient coupables. Comme ils sont exempts de toute faute volontaire, il faut admettre qu'ils naissent porteurs du péché originel, lequel se trouve ainsi « attesté par les souffrances des enfants » (Ouvrage inachevé contre Julien, cité in *Orientation philosophique*, p. 52). La transmission aux enfants du péché des premiers parents est toujours admise par l'Église catholique. Dans l'Encyclique *Humani Generis*, Pie XII parle des « mauvais désirs nés du péché originel ».

Or, la transmission du péché est une absurdité aux yeux de la raison morale. « Car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice, dit Pascal, que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? » (*Pensées*, fr. 434 Br.). Et Pascal, de parler de « mystère incompréhensible », ce qui consacre l'échec du théologisme et de la voie rationnelle vers Dieu.

## II.

Mais il y a une autre voie, qui, elle, mène au vrai Dieu, ou du moins va dans cette direction : c'est la voie de l'image. On lit dans la *Genèse*, 1. 26 : « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance. » Dès lors, il suffit de regarder l'homme : puisqu'il est à l'image, de Dieu et lui ressemble, on a là une voie sûre pour aller vers Dieu. Mais Dieu dit cela avant que l'homme se soit rendu coupable du péché. Après le péché, l'image de Dieu est ternie, et ce n'est pas à partir d'une image ternie que l'on pourra remonter à l'original. Il faut donc considérer non l'homme pécheur mais l'homme sans péché, c'est-à-dire Jésus-Christ. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est « l'image (εἰκὼν) de Dieu » (saint Paul, deuxième épître aux Corinthiens, 4. 4 ; épître aux Colossiens, 1. 15). Cela étant, l'enseignement de Jésus ne peut être que conforme à la sagesse du Père. Or, qu'enseigne Jésus-Christ ? Absolument rien d'autre que l'amour. Saint Paul résume ainsi cet enseignement : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour (ἀγάπη), je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien. » (Première épître aux Corinthiens, 13. 1-3). Et qui est Dieu ? Dieu n'est que Celui dont Jésus-Christ est le Fils, ce n'est que le Dieu d'amour.

Or, l'amour n'est pas impuissant. Il est très puissant, au contraire. Il suffit de voir ce dont on est capable lorsqu'on aime même sans être aimé, et ce dont sont capables ceux qui s'aiment. On a maint exemple de personnes qui s'aimaient et qui ont voulu mourir ensemble. Par exemple, André Gorz a voulu accompagner dans la mort Dorine, sa femme, qui était très malade. Or, il y a deux sortes de puissances : la puissance matérielle, la puissance immatérielle. La puissance de l'amour n'est pas une puissance matérielle. Si Dieu n'est qu'amour, on ne peut lui reprocher de ne rien faire pour empêcher que ne se produisent les tremblements de terre, les tsunamis, etc. La puissance spirituelle de l'amour n'agit pas d'une manière extérieure sur les corps ou le corps, mais seulement d'une manière intérieure comme on le voit, par exemple, dans le roman de Tolstoï, *Résurrection*, c'est-à-dire en modifiant le cœur de l'homme. Or, il faut constater que le Dieu d'amour n'a en rien modifié le cœur des grands décideurs de l'histoire. Leur cœur est demeuré sec, c'est-à-dire ne tenant pas compte des souffrances que, notamment par les guerres, ils allaient provoquer. Le cœur de Napoléon, de Bismarck – sans parler de quelques horribles personnages du XX<sup>e</sup> siècle –, ce cœur n'a pas été modifié. Le Dieu d'amour n'est donc pas réel, puisqu'il n'agit pas. Ce n'est sans doute qu'un idéal.

Qu'à cela ne tienne : la voie certaine vers Dieu n'en existe pas moins. Dans un certain endroit de la Corrèze, on parle de la route du moulin. Il n'y a plus de moulin depuis longtemps. La route du moulin n'en est pas moins toujours là. Il n'y a peut-être pas de Dieu, mais la voie pour aller vers Dieu n'en est pas moins définie avec exactitude. Qu'enseigne Jésus-Christ ? L'amour. Quel amour ? Un amour différent de l'amour naturel, lequel ne se commande pas. Car un tel amour se commande : « Tu dois aimer ton prochain comme toi-même. » La formule se trouve dans le *Lévitique*, 19. 18, où le « prochain » désigne un membre du même peuple. Elle se retrouve dans l'Évangile selon saint Matthieu, 22. 39, où, par « prochain », il faut entendre tout membre de la famille humaine. Voici tout le passage (22. 37-40) : « Jésus dit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. À ces deux commandements se rattachent toute la loi et les Prophètes. » Il est évident que ce passage doit être corrigé, et que les deux commandements doivent n'en faire qu'un seul, car que signifierait aimer Dieu, quelle fausseté il y aurait dans cet amour si l'on n'aimait pas son prochain ! Les Croisés prétendaient aimer Dieu tout en haïssant les infidèles. Ils ne respectaient pas une moitié de la Loi : ils ne la respectaient aucunement. Il faut donc corriger ce passage de Matthieu. La correction est apportée par saint Paul : « Celui qui aime autrui a de ce fait accompli la Loi. » En effet, tous les préceptes « se résument en cette formule : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Épître

aux Romains, 13. 8-9). Aimer Dieu et aimer autrui ne font qu'un. Comment aimer Dieu ? En aimant autrui. La voie de l'amour d'autrui est la voie certaine vers Dieu, mais la référence à Dieu est inutile, n'ajoute rien.

C'est pourquoi, je m'étonnerais des doutes de sœur Emmanuelle et de mère Teresa si je ne connaissais leur naïveté. Sœur Emmanuelle se déclare « abasourdie » par le tsunami de décembre 2004. Elle interpelle Dieu : « Seigneur, tu as fait ça ? Mais pourquoi ? Pourquoi ? » (in *Le Monde*, 6 septembre 2007, p. 19). Elle semble n'avoir pas compris que Dieu n'est qu'amour, et que l'amour est dénué de toute puissance matérielle. Son Dieu est le Dieu de la superstition. Dans ses lettres, mère Teresa avoue son angoisse, liée à un questionnement terrible : « Où est ma foi ? Tout au fond de moi, il n'y a rien d'autre que le vide et l'obscurité. Mon Dieu, que cette souffrance inconnue est douloureuse ! » (in *Le Monde*, *ibid.*). C'est là, ma chère mère, souffrir pour rien. Dieu n'existe peut-être pas. Et alors ? Qu'est-ce que cela change ? Est-il moins vrai que vous deviez aimer votre prochain ? L'aimez-vous moins ? Ou tout ce que vous avez fait pour les malheureux, était-ce pour vous procurer une place au Ciel ? En ce cas, je vous plains. Mais je ne le crois pas. Vous savez que la voie de l'amour est la voie la meilleure et vous l'auriez suivie de toute façon. Du reste, vos doutes n'ont eu aucun effet sur votre activité au service d'autrui.

La voie vers Dieu est certaine, que Dieu existe ou non. L'homme ne doit se poser que les problèmes qu'il peut résoudre, dit Marx. Laissons donc de côté le problème de Dieu. Il n'a plus aujourd'hui aucun sens rationnel, ni même aucun intérêt, puisqu'il nous suffit de savoir comment vivre et que la voie de la vraie vie nous est connue. Ce que je définis, c'est la vie religieuse de l'époque de la mondialisation. Je distingue la religion de l'éthique et de la morale. Il y a l'éthique du médecin, et les devoirs afférents à cette profession. Ce sont des devoirs conditionnels. Si le médecin veut y échapper, il lui suffit de n'être pas médecin. Il y a le devoir de venir en aide au blessé sur la route. C'est un devoir inconditionnel, un devoir moral. Pour échapper ici à l'obligation morale, il faudrait n'être plus un être humain. La morale repose sur la notion de devoir inconditionnel. La religion, enfin, repose sur la notion d'amour inconditionnel. C'est la religion fondamentale et universelle, la religion de l'avenir. Dans la passion, l'on peut aimer d'un amour inconditionnel, être prêt à « tout » pour l'être aimé. Cela est cependant fort rare. Dans ma jeunesse, j'ai connu l'amour-passion pour une jeune fille qui, du reste, ne m'aimait pas. J'étais prêt « à tout » pour elle, sauf, entre autres choses, à renoncer à mon métier de professeur ou à abandonner la philosophie. Un amour raisonnable ne peut guère être inconditionnel. Un ami déçoit. L'amour-amitié que l'on avait pour lui se modifie. Mais l'amour du prochain au sens évangélique, qui définit la voie droite « vers Dieu », est inconditionnel : quel que soit l'être humain – sain ou malade, vieux ou jeune, beau ou laid, noir ou blanc, honnête ou malhonnête, intelligent ou sot, croyant ou incroyant, ami ou ennemi, etc. –, on doit l'aimer d'un tel amour. Selon ce qui est naturel, on aime plutôt celui qui est beau que celui qui est laid, celui qui est honnête que celui qui est malhonnête, celui qui a bon caractère que celui qui a mauvais caractère, le généreux que l'égoïste, et bien entendu on aime l'ami et non l'ennemi. Mais Jésus dit : « Aimez vos ennemis. » (Matthieu, 5. 44). C'est là le renversement complet de ce qui est naturel. « Aime ton ennemi » : ce n'est pas là une exigence morale, car, du point de vue strictement naturel et humain, l'amour ne se commande pas et ne résulte pas d'un acte volontaire. Un tel impératif d'amour inconditionnel nous arrache au plan des sentiments naturels, nous transporte au plan proprement religieux, non naturel, celui de la religion de l'amour. Ainsi, je vis dans la religion de l'amour si j'aime autrui simplement en tant qu'être humain, même s'il ne le mérite pas.

Que signifie « aimer » ? Cela est dit clairement dans la première Épître de saint Jean, 3. 18-19 :

« N'aimons ni de mots ni de langue,  
mais en actes, véritablement.

À cela nous saurons que nous sommes dans la vérité. »

Que signifie « en actes » ?

Cela signifie trois choses : agir, non-agir, créer.

1. Agir pour améliorer les conditions dans lesquelles vivent les hommes. Il faudrait : abolir l'exploitation de l'homme par l'homme, de la femme par l'homme, de l'enfant par l'adulte, des ex-colonisés par les ex-colonisateurs, et un juste partage des richesses, l'accès de tous à l'eau potable, à l'air non pollué, à l'alimentation suffisante, à la préservation de la santé, l'alphabétisation et l'accès de tous à la culture, enfin le refus de la guerre et, en général, de la violence. Le grand et principal obstacle à tout cela est le capitalisme, gouverné par l'idée de profit et par la conception de l'entreprise comme ayant pour finalité le profit, et non le service des hommes. L'amour est empêché de s'exprimer et de se généraliser dans sa signification sociale universelle. Il reste confiné dans la bulle amoureuse, familiale ou amicale. On peut se demander si la religion de l'amour est compatible avec la possession d'actions de grandes entreprises capitalistes. Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'elle est incompatible avec l'approbation donnée à une guerre quelconque.

2. Après l'agir, le « non-agir » (*wu wei*). C'est la méthode de vie préconisée par Lao-Tseu. Pour aider les humains à remédier à leur mal d'être, il faut leur enseigner une méthode de vie qui soit une méthode de bonheur. C'est à quoi se sont appliqués Épicure et Lao-Tseu. L'avantage de la méthode de Lao-Tseu est de pouvoir être appliquée quelle que soit notre condition dans la société, alors que la méthode d'Épicure suppose que l'on se retire avec ses amis dans le « Jardin », et dans une sorte d'abstraction à l'égard de la société et de l'histoire. « La faiblesse est la méthode de la Voie », dit Lao-Tseu : user de la force que donne la faiblesse. Le nouveau-né n'agit pas, il n'a rien en vue, ne se propose rien. Et cependant, sa seule présence a un effet énorme sur l'adulte, auquel il fait faire des quantités de choses. Il y a aussi la faiblesse de la femme et la force qu'elle en tire. Le sage est l'homme qui « retourne à l'état de nouveau-né », dit Lao-Tseu. Je renvoie à ma traduction du *Tao te king* et à mon commentaire.

3. Enfin aimer les autres, c'est créer pour leur embellir la vie, les éveiller à la joie que donne la beauté. C'est le rôle de l'art. La création diffère de l'action. L'action implique organisation des moyens en vue d'une fin, anticipation de l'avenir, programmation, calcul. Dans la création, l'avenir s'invente à mesure. Le poème, le tableau ne se précèdent pas eux-mêmes dans le temps. Le poète, le peintre ne savent ce que devait être l'œuvre qu'au moment où elle est achevée. Le sens de l'art n'est pas seulement de créer de la beauté, mais d'inciter à découvrir qu'il y a partout de la beauté. Cependant, à cause de l'indissociabilité des contraires mise en lumière par Héraclite, cela ne se peut qu'en montrant aussi la laideur.

### III.

Voyons maintenant les conséquences de ce qui précède, les applications de la religion de l'amour.

À l'époque de la mondialisation, c'est la religion universelle. N'est-ce pas, déjà, la religion fondamentale des humains ? Tous les humains, croyants ou incroyants, ne s'accordent-ils pas à reconnaître la valeur suprême de l'amour ? Du reste, puisque croire ou non que Dieu existe ne change rien à ce que doit être la Voie, ne change rien au *Tao*, et est donc une chose inessentielle, la différence entre croyants et incroyants disparaît. La différence entre les croyances disparaît également. Musulmans, Juifs, chrétiens, bouddhistes ne peuvent manquer de reconnaître que l'amour est ce qu'il y a de meilleur, et donc que ce qui les unit est plus important que ce qui les sépare. Il y a des théologies différentes. Mais le Dieu des théologiens est le Dieu-concept, qui est une fiction humaine et n'est pas le vrai Dieu. C'est, par exemple, le Dieu qui a fait l'objet de la conférence que Benoît XVI a donnée à l'Université de Ratisbonne le 12 septembre 2005. C'est une belle conférence de théologie. Mais ce n'est que de la théologie. Le Christ est quelque peu absent. Et le problème du mal, qui tourmentait saint Augustin, n'est pas évoqué. Pourtant le mal absolu, c'est-à-dire le déraisonnable absolu, et le Dieu-raison suprême de Benoît XVI, sont incompatibles. Laissons de côté le Dieu-concept. Si le Dieu-concept est aboli, les théologies le sont également. Les croyants des diverses confessions, avant laissé de côté ce qui les oppose, se retrouvent dans la religion de l'amour – amour des humains plutôt que de l'Humanité, le « Grand-Être » d'Auguste Comte.

Qu'en est-il maintenant de la prière ? Il ne saurait y avoir, disions-nous, d'un côté l'amour de Dieu, d'un autre côté, l'amour du prochain. Puisque Dieu, s'il existe, se sent aimé dès que l'on aime l'homme, sa créature, la prière comme rapport solitaire à Dieu disparaît. Toute la vie ne sera pas, comme pour sœur Emmanuelle, « suspendue à la relation à Dieu », avec l'impression alors, parfois, de prier dans le vide. La prière, comme rapport unilatéral à Dieu, isole le croyant et isole Dieu. Dans la religion de l'amour, elle ne subsiste que comme action de grâces. Il ne s'agit pas seulement de quelque chose qui intervient de temps en temps, mais qui est consubstantiel à la vie même. Vivre en action de grâces, c'est vivre dans une sorte de gratitude envers la vie et envers l'autre être humain, dont l'existence et la présence sont reçues comme un bienfait. C'est surtout à la naissance de l'enfant que la prière d'action de grâces devient un événement particulier. Qu'un enfant vienne au monde, c'est-à-dire une nouvelle conscience, bientôt une nouvelle liberté et un nouveau regard sur le monde, c'est ce qui laisse les parents aimants dans le ravissement et la gratitude. Il est des mères qui tuent leur enfant. Il faut les plaindre. Elles n'ont pu supporter le traumatisme de cette naissance. Elles ont vu une responsabilité trop immense, une tâche trop lourde. Elles devraient pouvoir porter leur enfant à la mairie, où il y aurait un service spécial de l'enfant abandonné. Ce n'est pas seulement l'enfant qu'il faut accueillir comme un bienfait, mais, sauf très fortes raisons contraires, tout être humain. C'est ce qui arriverait dans le désert : c'est donc une chose toute spontanée et naturelle.

Tout cela suppose une certaine idée de l'homme, qui contredit totalement la conception chrétienne de l'homme pécheur et plein de tentations issues du péché. Le christianisme a de l'homme une vision terriblement sombre, absolument non grecque et, selon moi, non vraie. « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures ! », s'exclame Pascal (fr. I43 Br.). Cette pensée, marquée par le jansénisme, doit être, certes, tempérée par d'autres. Reste que Pascal l'a écrite. L'Église admet que les enfants naissent porteurs du péché originel. C'est là, dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, § 388 (Paris, 1992, introduction par Jean-Paul II), une vérité essentielle de la foi. Ce péché initial est la source des mauvais désirs et de tous les autres péchés, et même, selon Malebranche, de l'inégalité parmi les hommes (*Traité de morale*, II, XI, 4). Parler, en ce cas, de l'amour inconditionnel d'autrui, n'est-ce pas parler de ce dont l'homme est incapable, n'est-ce pas placer la barre trop haut ? Il ne me semble pas, car l'amour du prochain est déjà une réalité. L'homme est naturellement bon et l'« altruisme », comme dit Auguste Comte, est naturel à l'homme. C'est ce que les Stoïciens nomment *philanthrôpia*. Voici un passage de l'*Anthologion* de Stobée, qui est d'inspiration stoïcienne :

« L'homme est un être qui aime son prochain et qui vit en société [...] Les sauveteurs ne sont-ils pas ainsi disposés à l'égard du prochain qu'ils accomplissent le plus souvent leur sauvetage non pas en vue d'une récompense, mais parce que la chose vaut d'être faite pour elle-même ? Qui donc, voyant un homme écrasé par une bête, ne s'efforcerait, s'il le pouvait, d'arracher à la bête sa victime ? Qui refuserait d'indiquer la route à un homme égaré ? Ou de venir en aide à quelqu'un qui meurt de faim ? Ou, s'il a découvert une source dans un désert aride, ne la ferait connaître par des signaux à ceux qui suivent la même route ? [...] De toute évidence, il y a en nous un sentiment de bienveillance et d'amitié pour tous les hommes, qui manifeste que ce lien d'humanité est chose précieuse par elle-même. » (Trad. Festugière, in *Le Dieu cosmique*, « Les Belles Lettres », 1983, p. 307).

En résumé, il y a deux voies « vers Dieu » : l'une mène au Dieu-concept, le Dieu des théologiens, des Églises constituées et des dogmes. C'est le Dieu du passé, celui qu'Auguste Comte a enterré, le Dieu anachronique. La seconde voie mène au Dieu d'amour, qui n'est pas un être, mais un Esprit. C'est le Dieu de l'avenir, comme Dieu universel de la famille humaine. Qu'en est-il de la foi du croyant ? Elle contient deux éléments : un élément de réflexion raisonnée qui mène au Dieu-concept ou au vide, un élément de confiance et d'amour. Il faut purifier la foi : qu'elle ne soit plus que ferveur, ardeur, confiance et amour. Par son côté intellectuel, la foi contient le doute au sujet de la réalité de son objet. Elle n'est pas vraie. Par son côté vécu, profondément senti, comme ferveur et amour, elle est foi authentique et elle est vraie. Elle n'est amour de Dieu qu'en étant amour de l'homme. Elle n'est foi en Dieu qu'en étant foi en l'homme et en l'avenir de l'homme. La voie de l'amour est la voie du moulin, qui mène au moulin même s'il n'y a plus de moulin.

BIBLIOGRAPHIE

- Anaximandre, *Fragments et Témoignages*, PUF, « Épiméthée ».
- Montaigne, *Essais* : textes présentés dans Marcel Conche, *Montaigne ou la conscience heureuse*, PUF.
- Pascal, *Pensées*, éd. Brunschvicg, Hachette.
- Conche, *Orientation philosophique*, PUF, « Perspectives critiques ».
- Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*.
- L'Évangile selon saint Matthieu*.
- Les Épîtres de saint Paul*.
- La conférence de Benoît XVI à l'université de Ratisbonne, in *La documentation catholique*, 15 octobre 2006.
- Ciel & Espace Hors-série*, octobre 2006.

Marcel CONCHE,  
Émérite Sorbonne.